

REVUE DRAMATIQUE.

Un Portrait de maître, comédie en un acte et en vers, de M. Berrillot, Académie des lettres, comédie en cinq actes et en prose, de M. Ange de Kératou, — Grevase, — Grevase, comédie en trois actes et en vers, de M. Serret, — Vainqueur, — Vainqueur, drame en cinq actes et en prose (reprise), de H. de Balzac, — Vainqueur, Paris tout Paris, vaudeville en trois actes et quatre parties, de MM. Clairville et Bernard Lopez, — Amicaux-Conges, — Le Vicie Copain (reprise), drame en cinq actes, de MM. d'Ennery et Dumanoir.

Un comte? ou donner de la tête? — Première représentation sur toute la ligne! avouez-le, l'académie la plus stricte, la plus absolue succède l'académie la plus indulgente à se débiter des vers et à craquer dans les allées sous le pied du gouverneur, parce que quelques fils de plus laissent le ciel devenir grisâtre. — Les couronnes se voient à la fois, tant en pour les critiques. — Le seul assez chanceux tout dit, — qu'ils grilloient maintenant de leur ceinture la plus curieuse. Mais c'est déjà trop de ses sept ou huit lignes de préambule, retrouvez nous notre marche et mettez nous vivement à la besogne.

Occupé par l'Oséon pour nous traduire en prose sur la tête droite, Un Portrait de maître est un petit acte en vers d'un auteur inconnu au théâtre, mais son pas sans mérite, M. Berrillot est un amateur passionné de tableaux, et il n'a pu, à part d'ur, en élever un de M. Ange de Kératou, amateur de ses œuvres comme Candillac de ses diamants. Pour vaincre la résistance opiniâtre de l'Académie, il imagine un stratagème assez singulier. Un matin, une belle dame entre dans l'atelier du peintre; elle admire son tableau, elle le trouve l'égale des plus grands maîtres

d'Italie; bref, elle s'exprime avec tant de chaleur, que, sans fatigue, M. Ange de Kératou se sent encouragé au moment même à l'artiste qui a ses œuvres. Il est beau, il est jeune, il est présent; la dame l'écoute d'une oreille favorable, et, après une scène d'essor des plus vives, elle demande au peintre d'apporter comme souvenir d'un si doux moment une de ces belles toiles qu'il a mis son âme. Micaël cède à l'ameur ce qu'il avait refusé à l'argent, et la beauté mystérieuse choisit et emporte le tableau qui conviait si ardemment Bamboli. Le tour est fait, Bamboli entre tout hilare en se frotant les mains. La grande dame d'ait qu'une courtisane, sa maîtresse. Mais, après tout, Micaël n'est pas si dupé qu'il en a l'air; Octavina lui a lancé un regard languissant tout chargé de promesses. D'une manière ou de l'autre, le tableau sera payé, et l'artiste aura pour en faire un second le plus superbe modèle.

Le sujet de la pièce de M. Ange de Kératou, Vainqueur, est pris d'une nouvelle de Balzac, intitulée: Le Bal de Scour. Toute nouvelle de Balzac contient une comédie ou un drame, quoiqu'il ne soit pas toujours facile de l'en tirer, car le théâtre ne supporte pas la même dose de vérité que le roman. Il s'agit, dans la nouvelle, d'une jeune fille du monde, haïssable, libre, fantasque et débauchée au possible, qui rencontre au bal de Scour un jeune homme charmant, doué de toutes les distinctions imaginables, son libal enfin, et qui elle retrouve plus tard auant de la messe avec beaucoup de grâce sur le comptoir d'un magasin de nouveautés. Quelle chute! le jeune homme reçoit philosophiquement la douche de sauprés général que laisse tomber sur lui M<sup>re</sup> de Fontaine, et il travaille avec son ardeur ordinaire à reconstruire dans le commerce sa position perdue par des revers de fortune. Quand il reprend possession de son titre et de son nom, — M<sup>re</sup> de Fontaine honore de tous pour son comte. — M<sup>re</sup> de Fontaine épouse son comte, un vicié s'élève en arrière.

M. A. de Kératou a pris dans le récit de Balzac les éléments qui lui convenaient, et il les a arrangés avec une habileté peu commune pour un débutant. Ce jeune auteur a la vocation du théâtre et, du premier coup, il en possède l'expérience comme si déjà il avait fait dix pièces. La scène est la forme nécessaire de son esprit, le moule où sa pensée entre sans aucune peine. Il n'a pas besoin de se contenter, de s'habiller, de se regarder l'air. Dès le premier pas, il marche d'un pied ferme sur ces planches où tant de talents respectables ont trébuché. Aucun des défauts de la jeunesse, de ces charnements débiles qu'on aime à pardonner, partent une prodence, une sobriété, une certitude que la maturité donne seule ordinairement. Tout est net, serré, bien posé, bien fait. Les experts n'y trouveraient rien à reprendre. Le style, correct sans ambition littéraire, dit ce qu'il faut dire et ne s'annonce jamais à quelque joli détail inutile. Il y a cependant un côté original chez M. de Kératou; il prend ses scènes par un angle particulier, et tout en les combinant avec une adresse extrême, il évite les lieux communs et les phrases toutes faites. La scène ou les deux jeunes gens se revêlent leur passion sans prononcer un mot qui ait rapport à l'amour et très-sûrement dans sa vieillesse ardente. La scène contient une belle par-jets d'autant plus vifs.

La pièce de M. de Kératou ne se donne pas comme la nouvelle de Balzac; Micaël, ayant eu qu'il se soit pas toujours facile de l'en tirer, car le théâtre ne supporte pas la même dose de vérité que le roman. Il s'agit, dans la nouvelle, d'une jeune fille du monde, haïssable, libre, fantasque et débauchée au possible, qui rencontre au bal de Scour un jeune homme charmant, doué de toutes les distinctions imaginables, son libal enfin, et qui elle retrouve plus tard auant de la messe avec beaucoup de grâce sur le comptoir d'un magasin de nouveautés. Quelle chute! le jeune homme reçoit philosophiquement la douche de sauprés général que laisse tomber sur lui M<sup>re</sup> de Fontaine, et il travaille avec son ardeur ordinaire à reconstruire dans le commerce sa position perdue par des revers de fortune. Quand il reprend possession de son titre et de son nom, — M<sup>re</sup> de Fontaine honore de tous pour son comte. — M<sup>re</sup> de Fontaine épouse son comte, un vicié s'élève en arrière.

quoique ce soit une charmante femme, n'est pas un ange, et encore moins un ange de charité. On ne trouve pas cette dénomination séraphique pour protéger, et même assez maladeusement, un jeune homme pauvre. — Un jeune homme pauvre? Nous venons de réveiller par ces mots le souvenir d'une œuvre de M. Orève-Facillet, qui a obtenu un succès de vogue sous sa double forme de livre et de comédie.

L'ange de charité de M. Serret la rappelle par plus d'un point. Nous ne lui en faisons pas un reproche; ce sujet est un de ceux qui ressortent naturellement de la vie commune, et qui appartenent à tous comme l'air qu'on respire. Tous ces jeunes gens à mince habit mais soigneusement négligé, qui viennent à pied ou à bot, robustant plus une marche de leur à leur unique famille, qu'un coup de pistolet, tous d'amour pour une grande dame qui ne soupçonne pas leur misère, si facile à deviner pourtant, sont plus ou moins communs du Raphaël Valentin de Balzac. Le héros de M. Serret, d'Albert, appartient à cette famille nombrée, d'Albert n'a pas le sens et ne possède d'autre moyen de gagner sa vie que l'industrie qu'on acquiert au collège. Il donne des leçons de grec et de latin, mais son unique élève est mort, et, dans sa détresse, il s'empare de s'adresser à M<sup>re</sup> de Varennes, jeune veuve fort obligeante, qui promet de lui chercher un emploi. M<sup>re</sup> de Varennes aurait pu, si nous sommes, donner à son fils, petit gamin de sept ou huit ans, M. d'Albert pour professeur; c'était une place toute trouvée et à laquelle son protégé était le plus propre du monde, puisqu'il avait déjà fait une éducation.

Au lieu de cela, elle recommande d'une façon très-générale M. d'Albert aux balbuties de son salon, qui essent assés d'avoir pour lui la politesse banale qu'on a pour toute personne portant un titre noble et s'exprimant d'une façon convenable. Le monde n'accepte pas le professeur pauvre n'est pas riche, à ses yeux c'est le plus grand vice, et il est assés de l'avis de Malibus; Orlé qui n'a pas son souver mis au banquet social fait aussi bien de se retirer. — D'Albert suit les regards dédaigneux, fait semblant de ne pas entendre les propos outrageants. Il est dit jeter à la figure de ces hôtes son grand fouet de genre classique, ou à crever de fiam sur le côté de la rue. — L'acte de fiam de fiam se relève un peu aux yeux de M<sup>re</sup> de Varennes; mais il donne l'air d'un

En somme, cette soirée d'avanture à être une bonne soirée pour l'Oséon; elle a mis en lumière un poète et un auteur dramatique. — Le titre de la pièce de M. Serret, représentée au Gymnase, au deux de charité, ne nous paraît pas très-bien choisi; il implique une autre idée que celle développée dans l'ouvrage. — M<sup>re</sup> de Varennes,

un peintre, et entre plusieurs dans la salle à manger. — On ne trouve pas de place pour M. d'Albert, et M<sup>re</sup> de Varennes, ne sachant trop qu'en faire, finit par où elle aurait dû commencer. Elle lui donne son petit Emily à élever; il pourra ainsi attendre un emploi. Une jeune veuve, belle et riche comme M<sup>re</sup> de Varennes, n'est pas sans revendiquer. Le baronnet, galant seigneur, M. Georges, jeune grand seigneur de la plus belle eau, est tout deux leurs vices à l'endroit de la fortune et du cœur de M<sup>re</sup> de Varennes. La présence de d'Albert dans la maison le inquiète; il voudrait se débarrasser d'un concurrent qui peut devenir dangereux par ses intrigues; il veut se marier à tout prix. Cette idée rend M<sup>re</sup> de Varennes rêveuse. Américaine d'Albert? Un jour, celui-ci, tout moqué, tout honteux, voyant sa chapeau avec embarras, s'approche de la belle veuve, qui croit à l'immolation d'une débauchation d'amour qu'elle accueillera peut-être. Pas dit tout le précepteur bougonne d'indignation qu'on lui avance ou qu'on lui prête une petite somme; — il s'agit de quoi d'Albert. — Eh! monsieur! si tu ne fais rien, fais comme les sauvages, mange de la terre crue ou serre ta ceinture d'un cran plutôt que de dire de pareilles choses à une belle femme que tu aimes et qui t'aime, nous ne savons trop pourquoi, par exemple, à moins que ce ne soit par charité.

Enfin M<sup>re</sup> de Varennes épouse d'Albert au grand désappointement de Georges, et de Georges, et nous ne voyons pas en quoi il justifie cette promesse d'intérêt plus sur points de cœur qu'un tiraillement d'égoïsme. — Une mère reconnaît bien un enfant et le captive d'amour à une monnaie dans un hôtel, on lui tendrait le bout d'un mouchoir blanc, que quelque beau jeune homme s'empare, pour l'indigne qu'elle s'éprouve jamais d'un garçon qui leur demande une petite place de terre vaine et leur emprunte un louis pour aller dîner. Ce n'est qu'un force de frapper, de redonne et de

un peintre, et entre plusieurs dans la salle à manger. — On ne trouve pas de place pour M. d'Albert, et M<sup>re</sup> de Varennes, ne sachant trop qu'en faire, finit par où elle aurait dû commencer. Elle lui donne son petit Emily à élever; il pourra ainsi attendre un emploi. Une jeune veuve, belle et riche comme M<sup>re</sup> de Varennes, n'est pas sans revendiquer. Le baronnet, galant seigneur, M. Georges, jeune grand seigneur de la plus belle eau, est tout deux leurs vices à l'endroit de la fortune et du cœur de M<sup>re</sup> de Varennes. La présence de d'Albert dans la maison le inquiète; il voudrait se débarrasser d'un concurrent qui peut devenir dangereux par ses intrigues; il veut se marier à tout prix. Cette idée rend M<sup>re</sup> de Varennes rêveuse. Américaine d'Albert? Un jour, celui-ci, tout moqué, tout honteux, voyant sa chapeau avec embarras, s'approche de la belle veuve, qui croit à l'immolation d'une débauchation d'amour qu'elle accueillera peut-être. Pas dit tout le précepteur bougonne d'indignation qu'on lui avance ou qu'on lui prête une petite somme; — il s'agit de quoi d'Albert. — Eh! monsieur! si tu ne fais rien, fais comme les sauvages, mange de la terre crue ou serre ta ceinture d'un cran plutôt que de dire de pareilles choses à une belle femme que tu aimes et qui t'aime, nous ne savons trop pourquoi, par exemple, à moins que ce ne soit par charité.

Enfin M<sup>re</sup> de Varennes épouse d'Albert au grand désappointement de Georges, et de Georges, et nous ne voyons pas en quoi il justifie cette promesse d'intérêt plus sur points de cœur qu'un tiraillement d'égoïsme. — Une mère reconnaît bien un enfant et le captive d'amour à une monnaie dans un hôtel, on lui tendrait le bout d'un mouchoir blanc, que quelque beau jeune homme s'empare, pour l'indigne qu'elle s'éprouve jamais d'un garçon qui leur demande une petite place de terre vaine et leur emprunte un louis pour aller dîner. Ce n'est qu'un force de frapper, de redonne et de

Enfin M<sup>re</sup> de Varennes épouse d'Albert au grand désappointement de Georges, et de Georges, et nous ne voyons pas en quoi il justifie cette promesse d'intérêt plus sur points de cœur qu'un tiraillement d'égoïsme. — Une mère reconnaît bien un enfant et le captive d'amour à une monnaie dans un hôtel, on lui tendrait le bout d'un mouchoir blanc, que quelque beau jeune homme s'empare, pour l'indigne qu'elle s'éprouve jamais d'un garçon qui leur demande une petite place de terre vaine et leur emprunte un louis pour aller dîner. Ce n'est qu'un force de frapper, de redonne et de

sorte que le jeune homme posséder de M. Fenillet et fait aimer, et en cela le jeune poète a fait preuve de tact et de connaissance du cœur humain.

La forme vaut mieux que le fond dans un *Opéra de chambre*, M. Serret a songé son style avec une rare conscience. Ses vers sont bien travaillés, bien tournés, aussi poétiques que le comporte la musique en français, et, sous ce rapport, il mérite des éloges; il n'a jamais mieux écrit.

L'ouvrage est monté avec le soin que met le Français à tout ce qu'il joue, sous ce titre, M<sup>lle</sup> Delphine Marquet a donné à M<sup>lle</sup> de Varannes ses meilleurs parfums. Enquête a-t-elle tout le parti possible du rôle sans l'aide de d'Albert. La petite Clara est charmante et d'une présence d'intelligence étonnante; c'est elle qui fait le bonheur d'Emile, fils de M<sup>lle</sup> de Varannes. L'ensemble est à très d'un personnage marie une excellente caricature.

Au résumé, succès honorable pour le théâtre et pour l'auteur.

M. Louis Lurine, le directeur du Vaudeville, a eu la bonne idée de reprendre *le Mendicant*, de Balzac, un chef-d'œuvre enlevé par l'ouvrage politique en 1848. Cette pièce du théâtre est le maître dont il a fait un bel opéra sera récompensée; car le temps n'est plus ce qu'il crovait de bonne foi l'auteur de *la Comédie humaine* imprimé aux choses du théâtre, et *la Mendicant* aura une longue suite de représentations posthumes.

Qu'on nous pardonne de reproduire en quelques lignes de l'article que nous écrivions dans *le Presse*, à la date du 29 mai, au sortir de la première représentation, où toute la portée de l'œuvre n'eût pas été bien comprise. Ce n'est pas la vanité qui nous fait transcrire ces lignes, oubliées depuis longtemps, mais le désir de prouver que nous admettons l'existence de la mort lui eût mis l'accent au front. Ce feuilleton, si le tu, et peut-être cette humble appréciation l'eût-elle affirmé dans l'idée de continuer l'œuvre du théâtre, si quelques mois après, la plume ne lui était pas tombée du matin pour la première fois depuis qu'il l'avait prise.

« Le Théâtre-historique, en dépit des circonstances et de la chaleur, vient d'obtenir un succès dont nous sommes heureux, car il va encourager un homme de génie à consacrer ses talents et à la connaître les rares qualités dont il a fait preuve dans

le roman. Les faiseurs ont souvent pitié au riche trépassé de M. de Balzac, et toujours avec bonheur. Pourquoi est-il illustré, l'homme qui a trouvé le plus de types depuis Molière, n'est-il pas exploité lui-même la mine féconde qu'il possède? Et par là nous n'entendons pas regretter qu'il n'ait pas mis ses contes en prose, mais qu'il se soit abstenu d'écrire, au profit du théâtre, de la profonde connaissance du cœur humain, de la merveilleuse seconde vue d'observation et de l'esprit impudiquement sagace, qui font de lui un phénomène littéraire aussi étonnant pour les physiologistes que pour les poètes.

« *Le Mendicant* de M. de Balzac offre un de ces tableaux cruellement vrais comme il suit les peintures dans ses romans. Les détails sont étudiés sur le vif et d'une manière poignante. Une action terrible se déroule, une lutte farouche se continue à travers les minutieuses banalités de la vie, sous les apparences les plus calmes, dans un intérieur qu'un croquis saugement pictural.

« Ne voit-il pas une famille unie, heureuse, honnête, sans mystères honteux; et via général de l'Égypte, et sous ses crânes de lion blancs, la noble et la plus dévouée du monde; sa jeune femme paraît l'aimer tendrement et vivre en bonne intelligence avec la fille qu'il a eue d'un premier mariage. Il y a bien un jeune homme qui dirige la fabrique du général devenu industriel et dont la position semble un peu moins claire sans doute les honnêtes yeux de l'auteur sont pour quelque chose dans l'ardeur que Fernand déploie pour la prospérité de la fabrique. Cependant, Pauline qui a déjà refusé un prétendant, refuse également le jeune contre-maître. Il n'y a donc pas d'amour en jeu, de moins on peut le croire. Cependant, le prétendant espoussé, rappe de son caractère et resté, à cheval sur 40,000 livres de rentes et une imperturbable satisfaction de lui-même, se met en tête de pénétrer le secret de ses existences et poursuit ses dévotions, et, au moyen d'une souteneuse qu'il tend avec l'aide innocente d'un enfant terrible, prend l'épouse du second mariage de M. de Grandchamp, parvient à saisir le premier fil du drame invisible qui se joue dans cette maison d'un aspect placide et dormant, et les plus grands événements semblent être les péripéties de la partie de whist sacramentelle.

« L'enfant entre et elle de sa petite voix grêle et

fausse que M. Fernand s'est cassé la jambe... Pauline et M<sup>lle</sup> de Grandchamp ont soupçonné leur rivalité dans leur cœur, et lorsque le méchant garçon est convenu de la mariage plausiblement, les choses paraissent reprendre leurs cours habituels. Les hommes s'assoient à la table de jeu; les femmes se mettent sur une canapote et travaillent chacune de son côté un morceau de tapisserie. Quel groupe d'une grâce intime et familière; vous contempler en tableau et parlez après cela des maîtres; la belle-mère est presque aussi jeune que sa belle-fille, aussi fraîche à coup sûr; ne dirait-on pas deux sœurs récemment sorties du pensionnat.

« Que leurs manières sont douces, onctueuses! comme elles ont l'air de s'aimer! un bout de conversation les seigneurs, mais leurs yeux se touchent, leurs doigts s'effleurent en trait la laine. Quelle bonne position pour observer! Les yeux plongent dans les yeux; la plus légère saugerie, la plus imperceptible contraction du visage s'apercevra aussitôt; à cette distance on entendait le cœur battre; mais comme elles se tiennent sur leurs gardes tout ce qui s'épant, le vieux chef-médecin ne se frotte pas des nuances plus impossibles lorsqu'il veut déborder à leurs ennemis le secret de leurs intimités ou de leurs secrets. Elles se questionnent avec des airs indifférents et trompent des juges exigeants; ce sont des femmes toujours paires, des esprits retentissants à temps, des réponses aussi promptes que l'éclair, une dialogue éternel, éternelle, éternelle d'esprit et d'un machinisme supérieur. Fausse honnête, naïveté perfide, exotisme de chat, griffe et velours, larmes d'hyacinthe, rires de crocodile, tout est employé par les deux adversaires avec une rare subtilité et un tel une femme, qui tout de suite s'enfuit, conduite avec un art infini, un drame tout entier du plus poignant intérêt. Cette terrible lutte a duré le temps d'une partie de cartes, et les rivaux quittent le coupé sans avoir pu à distinguer leur cœur, respirent; la cauderie secrète de Pauline a tenu tête à la rouerie consumée de M<sup>lle</sup> de Grandchamp; elles ne se sont pas traitées, mais elles sont sœurs à leur façon qu'elle aimait toutes deux le même homme?

« ... Selon nous, ce qu'il y a de plus neuf de plus original, de plus hardiment dit dans la pièce, c'est le caractère de Pauline. Il y a loin de là à ces premières de convention, face inabordable éternelle, toute frappée au même type. — C'est bien la jeune fille que la présence d'une ennemie dans la maison à l'âge, des l'âge le plus tendre, à vivre sur le qui-vive, à ne se fier qu'à elle-même, à l'absence d'impassibilité froide contre les suggestions pures de gens intéressés à la perdre. Il y en a beaucoup plus, qui ne craint de ces Machiavels en robe de moinesse, de ces Talleyrand à minces dellet, qui ont la rouerie de la vertu, et, s'ils de la virginité de lui qu'elle se proposent, y marchent avec une audace pudique, un aplomb innocent à déconcerter les plus modestes. La virginité met à leur service des forces continues et une anguille de l'indifférence de perception. Tout cela est observé et rendu à merveille par M. de Balzac dans le personnage de Pauline. Et quel charme continu entre cette citadelle armée et toujours au guet en présence de la marâtre, et l'abandon délicieux, l'adable naïveté, la confiance enfantine qu'elle témoigne à Fernand lorsqu'elle se trouve seule avec lui! Comme elle jette avec bonheur ce dur corset de distanciation et croit tout, elle qui tout à l'heure se croyait à rien!

« Notre avis n'a pas varié depuis le jour où nous écrivions ces pages sous l'impression du moment, et nous croyons, qu'avec Balzac, la France a perdu un auteur dramatique égal au romancier. Ses personnalités commencent à se dégrader dans *la Mendicant*, car Balzac n'était pas l'homme des créations spirituelles, et au bout de quelques drames d'essai, il se fit victorieusement espérer des théâtres. La mort a honte son répertoire à deux chefs-d'œuvre: *Mercédès* et *le Mendicant*.

« La pièce est montée, au Vaudeville, avec un soin religieux. M<sup>lle</sup> Laurette déploie, dans le rôle de la marâtre, des qualités de dignité; elle joue un rôle, elle a tout le relief de ses yeux; elle traite ses griffes, elle se fait toute bonne, quelque peu, elle démaillé sa colère et se maîtrise telle qu'elle est, dans les scènes calmes, elle lèche sa victime, mais de manière à la faire s'écrier: « M<sup>lle</sup> Bertholme joue Pauline avec une insolence froide de la virginité forcée de vivre à côté de l'adultère; elle a quelque chose de dédaigneux d'indigne pour Cyprien, mais à coup sûr admirablement la physiologie du vieux général, Geronte terrible, et dont tout n'a été que de se moquer, comme à la femme qui le trompe, mais qu'il haïssait d'un

troupe, un premier aspect. Andrieu est fort bien dans le personnage de Fernand, et Saint-Germain fait de Geronte, le soi-même et nettes, une figure typique.

« Aux Variétés, *Paris sous Paris*, de MM. Clairville et Bernard Loper, arrive un peu tard, un moment juste où Paris commence à rentrer chez lui. Mais ce n'est probablement pas la fuite des auteurs et leur pièce d'être se joue en Automne.

« La maison de M. Fauchille a été désertée aux premières chaleurs; chacun s'en est allé en villégiature, comme Marlborough s'en était allé en guerre; qui aux eaux, qui aux bains de mer, qui dans son château, qui dans son cottage de la banlieue. — Voyant cela, les époux Toupnard, concubins de l'impossible, n'ayant plus à se suspendre au cordouan, jurent à propos d'abandonner leur legs dont ils croient la garde à M<sup>lle</sup> Arburque leur fille, ardeur de l'école lyrique; car ils ont, eux aussi, leur villa au Hainaut, villa grande comme une cabane de l'opéra, et qu'on pourrait emporter sur une charrette. Ses parents partis, M<sup>lle</sup> Arburque se distrait de ses fonctions en faveur de son chien Blanc-bien, et s'en va avec ses amouretteux, M. Jolis, chercher le fraîcheur des sous-bois.

« Nous avons bien envie de faire comme M<sup>lle</sup> Arburque et de planter la note analyse, d'autant plus pénible comme la clarté d'un drame de Bouffé. Sans doute vous ne tenez pas beaucoup à savoir les aventures des divers locataires de M. Fauchille, qui ne trouvent pas dans leurs aventures tout l'intérêt qu'ils s'en sont promis; mais nous nous apprêtons que M<sup>lle</sup> Arburque est engagée au théâtre de la Scala à raison de vingt mille francs par le carnaval. N'avez pas crainte cependant que *Paris sous Paris* soit abandonné. Le sublimisme de M<sup>lle</sup> et celui des locataires de M. Fauchille, au dixième de la comédie.

« A l'Opéra, Frédéric-Lemaître a reparu dans le rôle du vieux copain, un de ses triomphes plus laus, et le récit de la retraite de M<sup>lle</sup> et M<sup>lle</sup> par gestes atteint à la plus haute élévation.

THOPHILE GAUTHIER.